



L'école nouvelle *française*

- R. Cousinet. Quelques mots d'histoire.
F. M. Chatelain. « Mobiliser l'activité de l'enfant ».
R. Vonnes. Dans les lycées de Roumanie.
R. Chédeville. « Leçon » d'histoire.
Ch. Martin. Observations d'hiver.
J. et G. Fontaine. Du panier de légumes au théâtre des marionnettes.

L'ÉDUCATION FAMILIALE
CHRONIQUES. BIBLIOGRAPHIE



janvier 1946 n° 2

l'école nouvelle *française*

Président d'Honneur : ADOLPHE FERRIÈRE

Comité Directeur.

D^r ANDRÉ BERGE ■ M^{lle} CARROI ■ PIERRE DEFFONTAINES ■ M^{me} DREYFUS-SÉE ■

D^r DUBLINEAU ■ HENRI VAN ETTEN ■ M^{me} GUÉRITTE ■ M^{lle} LARY ■

M^{me} NIOX-CHATEAU ■ JEAN PLAQUEVENT ■ JEAN ROGER.

Secrétaires de rédaction

Secrétaire adjointe

ROGER COUSINET et F. M. CHATELAIN

M^{lle} RENÉE CHÉDEVILLE



A NOS MEMBRES ET AMIS

Contre notre attente notre premier numéro est paru avec un retard imprévu. Nous espérons que celui-ci arrivera assez tôt pour vous apporter nos vœux de bonne année. Nous les offrons d'abord à tous ceux que nous connaissons déjà, aux amis qui nous ont tant aidés, aux nouveaux venus qui nous ont si vite témoigné leur confiance.

Un beau travail s'ouvre devant nous à l'heure où notre pédagogie est en pleine crise.

Réussirons-nous ? Notre mouvement est entre vos mains.

Beaucoup d'entre vous nous écrivent : Comment vous aider ?

A tous nous répondons : Faites d'abord connaître largement notre mouvement autour de vous ; trouvez-nous des adhésions nouvelles et des membres convaincus de l'urgence de notre tâche. Inscrivez-vous à nos groupes de travail, faites-nous part de vos suggestions : envoyez-nous de beaux dessins libres, des textes spontanés d'enfants, etc...

Par dessus tout, apportez à notre grande équipe de L'École Nouvelle Française votre propre travail et votre enthousiasme, afin que 1946 soit une année de vrai progrès pour les écoles de France.



ADHÉSION AU MOUVEMENT ET SERVICE DU BULLETIN

C. C. P. Paris 5255-74. École Nouvelle Française, 27, rue Jacob, Paris (6^e).

150 fr. par an.

PERMANENCE (JEUDI DE 14 A 17 H.) ET RÉDACTION

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

27, Rue Jacob, Paris (VI^e). Danton 84-60 et 61.

QUELQUES MOTS D'HISTOIRE

C'EST AU LENDEMAIN de l'avant-dernière guerre que sont nés le mouvement d'enthousiasme et le besoin d'information qui ont amené un renouveau de la pédagogie et de l'éducation tout entière. Quand le présent déçoit, les hommes selon leur degré de courage, retournent au passé, ou regardent vers l'avenir et ils confient à une génération nouvelle le soin de le rendre meilleur. Il leur paraît aussi hors de doute que cette génération s'y emploiera d'autant mieux qu'elle sera libérée de tout ce qui les a eux-mêmes empêchés. En outre, en France, on était las d'entendre dire que la guerre précédente avait été gagnée par le maître d'école allemand, et bien des gens pensaient qu'il n'était pas impossible que le maître d'école français, mieux préparé à sa tâche, pût travailler avec autant d'efficace aux œuvres de paix. Partout on était désireux de s'instruire de ces essais américains (Dewey), belges (Decroly), italiens (M^{me} Montessori), insuffisamment connus encore, même dans leur pays d'origine, par quoi des esprits audacieux prétendaient donner au mot éducation un sens nouveau en utilisant une science nouvelle : la psychologie de l'enfant. Enfin, bien des parents inquiets, mécontents, indécis, sentaient que l'éducation était arrêtée dans une impasse et cherchaient des voies nouvelles. Cette ardeur à agir et à connaître se manifestèrent par la création de grandes associations pédagogiques qui naquirent à l'occasion du premier congrès international d'éducation nouvelle (Calais, août 1921) : *New Education Fellowship*, *Ligue Internationale d'Éducation Nouvelle*, dirigée par M^{rs} Ensor (présidente), ayant ses branches dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique. En France, le *Groupe Français d'Éducation Nouvelle*, fondé en 1921, dirigé aujourd'hui par MM. Langevin, Wallon et Piéron et *La Nouvelle Éducation*, fondée la même année par M^{me} Gueritte et moi-même ; aux États-Unis, la *Progressive Education Association*. Ces groupements se proposaient à la fois de prolonger et de développer l'enthousiasme premier et de l'éclairer, de réunir tous ceux qui, éducateurs et parents, désiraient une éducation meilleure et y avaient foi. En même temps, par leurs bulletins et leurs revues, par des conférences et des congrès, des expositions de travaux d'enfants, la création d'écoles expérimentales, ils se proposaient de les informer des conditions de cette éducation basée sur les travaux des pédagogues et surtout des psychologues de tous pays. Car c'était seulement cette science nouvelle qu'était la psychologie de l'enfant qui pouvait fournir aux réformateurs de la pédagogie une base solide. A vouloir, en effet, dans

l'éducation de l'enfant, se passer de l'enfant qui y est le principal intéressé, on avait échoué : si on voulait qu'il y collaborât, il fallait être instruit de ses capacités natives, de ses aptitudes, des modes de son développement, et lui permettre d'utiliser ces capacités, de mettre en jeu ces aptitudes, de se développer suivant ces modes. A ce mouvement s'ajouta celui du groupe des *Compagnons*, partisans, pour des raisons au moins aussi morales et sociales que pédagogiques, d'une *école unique*, mouvement qui a eu jusqu'à nos jours un retentissement plus profond qu'il n'avait d'abord paru.

Le vocabulaire de cette activité pédagogique se créait en même temps qu'elle se systématisait. M. Ad. Ferrière, du patronage duquel cette revue s'honore, lança dans le monde entier par ses ouvrages et sa parole, le terme d'*école active* par lequel M. P. Bovet avait heureusement traduit l'expression de Kerschensteiner, « l'École de travail ». Ce grand pédagogue suisse eut aussi le mérite d'organiser et d'unir tous les efforts encore un peu dispersés en établissant une sorte de charte de ce nouveau type d'école.

Cependant les chercheurs devenaient de plus en plus nombreux. Aux méthodes pédagogiques des précurseurs s'en ajoutaient de nouvelles, dues non point, comme autrefois, à l'ingéniosité d'inventeurs en quête de nouveautés, mais à l'appui que prenaient les pédagogues sur tel ou tel aspect de la personnalité enfantine révélé par les découvertes progressives des psychologues de l'enfance et par la constitution et les progrès rapides de la psychologie expérimentale. C'est ainsi que sur les travaux de Claparède, de Piaget, de Baldwin, de Thorndike, de M^{me} Buehler, de Guillaume, de Piéron, de Wallon et de tant d'autres, s'édifiaient des méthodes pédagogiques diverses, et des conceptions de plus en plus riches de l'éducation.

La fin de la dernière guerre a vu reparaître une ardeur pédagogique semblable à la précédente. Mais cette fois elle n'a pas eu à créer les moyens de se satisfaire, puisque les sciences (psychologie de l'enfant et psychologie expérimentale) n'ont pu que faiblement interrompre leur cours, puisque les méthodes ont continué d'être çà et là expérimentées, puisque les grandes associations pédagogiques ont vécu, ou recommencent à vivre. Seule, pour des raisons toutes personnelles d'ailleurs à la fondatrice, la *Nouvelle éducation* s'est éteinte. On nous permettra de le regretter particulièrement ici, dans cette revue qui se propose d'en renouer la tradition. On nous permettra sans doute aussi de rendre à M^{me} Gueritte l'hommage qui lui paraît dû. Pendant dix-neuf ans, elle a animé le groupe que nous dirigeons, la revue que le groupe publiait, les cercles provinciaux qui en dépendaient, les congrès que nous organisons, d'une foi toujours égale, d'une activité continue, d'une compétence que nul ne lui a jamais refusée. Elle a rendu aux éducateurs spécialisés, et surtout aux parents, par ses conférences et ses articles et par toute son action, des services dont l'effet dure encore. On peut dire que, grâce à elle, la réforme de l'éducation familiale est en bonne voie, et qu'il suffit de continuer son œuvre dans les voies qu'elle avait tracées.

C'est ce que nous essaierons de faire ici, dans ce groupe auquel elle nous a permis de l'associer, où son ancien collaborateur s'efforcera de se conformer aux principes qu'ils avaient élaborés ensemble. Nous nous y emploierons de notre mieux, persuadés qu'il ne saurait y avoir trop de bonnes volontés pour travailler à une tâche qui apparaît chaque jour de plus en plus nécessaire, ni trop de lumières pour éclairer les bonnes volontés.

ROGER COUSINET.

Mobiliser l'activité de l'enfant.

Le point de départ c'est l'enfant. C'est lui, disions-nous (1), qu'il faut sans cesse regarder et non le programme. C'est lui tel qu'il est avec sa psychologie d'enfant, ses manières de sentir, d'observer, de juger, avec sa logique enfantine — si différente de la nôtre — avec toutes ses aptitudes, qu'il s'agit d'épanouir en respectant la loi de leur croissance naturelle.

Pour y parvenir il n'est qu'un secret : le « faire agir » ; mettre en branle sa propre et véritable activité, l'amener à observer, à découvrir, à réfléchir, à juger, à s'exprimer.

L'école traditionnelle s'adressait aux facultés réceptives de l'enfant : il fallait surtout et presque exclusivement écouter, assimiler, retenir. L'école active fait appel à toutes les activités de l'esprit mettant au premier plan la recherche et la réflexion personnelles.

Quelle différence il y a entre l'écolier qui écoute une leçon ou apprend son manuel et celui qui part à la découverte, recueille des documents, les compare, les classe, les élabore pour en extraire finalement, à la manière de l'abeille, une science précieuse parce que personnellement conquise !

L'activité ainsi dépensée est bien celle de l'enfant. Elle lui appartient en propre. Et parce qu'elle a sa source en lui-même, parce qu'elle jaillit du dedans au dehors, elle est toujours adaptée à son degré de développement.

Faire agir l'enfant ne suffit pas. Il faut encore le guider. Le maître interviendra donc, avec discrétion, c'est entendu, mais sans oublier qu'en éducation c'est avant tout la qualité qui importe.

Prenons un exemple. Au début plusieurs de nos élèves ne savent pas observer. Les premières fiches qu'ils vont rédiger au retour d'une visite d'usine, de musée, seront pauvres, surtout imprécises. Ils ne sauront ni prendre un croquis, ni relever une mesure exacte. Il faudra leur faire toucher du doigt les erreurs, les à peu près, les lacunes. Il faudra leur donner peu à peu le goût de l'observation exacte, rigoureuse.

Bientôt, ils comprendront qu'il faut aimer l'exactitude comme il faut aimer la vérité. Il n'y a pas de limites à cet amour-là. Ainsi ferons-nous à l'occasion de l'observation ou de toute autre activité — élaboration des documents, expression — l'éducation de cette probité intellectuelle qui sera la grande loi de notre communauté scolaire.

Il nous reste à dénoncer l'erreur de ceux qui confondent école active et bricolage.

(1) Voir *L'École Nouvelle Française* de décembre, p. 6.

Peindre, coller, fabriquer des maquettes, ces activités et beaucoup d'autres occupations manuelles peuvent trouver place à l'école active. Elles ne la constituent pas. Ne prenons pas l'accessoire ou le secondaire pour l'essentiel.

A plus forte raison faut-il écarter une conception qui réduirait l'école à n'être qu'une préparation étroite à la vie de travail, l'apprentissage précoce d'un métier. L'école active condamne cet utilitarisme ; elle veut être pour tous les enfants « le monde merveilleux du savoir désintéressé¹. »

Mobiliser toutes les activités de l'enfant afin de développer toutes ses aptitudes, physiques, manuelles, intellectuelles, morales — tel est le mot d'ordre des chefs de l'école active. Mais ils savent qu'il y a entre ces aptitudes une hiérarchie et que toutes sont en définitive au service de la « suprématie de l'esprit ». C'est pourquoi on peut redire avec M. Ferrière : « *L'école active cherche avant tout à réaliser l'épanouissement de ce qu'il y a de meilleur dans la nature propre de l'enfant.* »

F.-M. CHATELAIN.

(1) A. FERRIÈRE, *L'École active*, p. 70.



DANS LES LYCÉES DE ROUMANIE

En France, actuellement, on parle beaucoup de méthodes actives ; on n'en parlait pas autant en Roumanie, il y a une dizaine d'années ; mais on les appliquait. Jeune maîtresse, arrivant tout droit de France, j'eus l'occasion de m'en apercevoir.

Nommée professeur de français, je crus enseigner là-bas comme je l'avais fait en France ; pendant un de mes premiers cours, un inspecteur se présenta ; et le rapport peu favorable qu'il rédigea ensuite contenait ces expressions : « Procédés d'autorité, méthode déductive... ». Je soupçonnai alors qu'il devait y avoir un autre moyen d'enseigner, en faisant appel plus directement à l'activité des enfants. Je dis « enfants », mais il s'agit aussi bien de grandes jeunes filles, très intelligentes, très artistes, très femmes déjà à tous points de vue, très au courant des choses de la vie. Je m'aperçus peu à peu que mon rôle de professeur de français au lycée supérieur consistait à faire découvrir à mes élèves, par elles-mêmes, toute la littérature française, au moyen de quelques textes et auteurs bien choisis : ainsi en 5^e, le Moyen Age et la Renaissance à partir de la *Chanson de Roland*, des *Sonnets* de Du Bellay, des textes pédagogiques de Montaigne, étude très minutieuse et très large en même temps :

lecture bien faite du texte par le professeur, puis par une élève, dégagement de l'idée générale, explication des expressions, étude et discussion des idées, etc... mais, tout cela sans que le professeur fasse un cours proprement dit ; on arrive à faire presque tout dire par les enfants, c'est affaire de doigté. Il est bon cependant de mettre les élèves en possession de quelques notions littéraires très nettes, c'est même indispensable, par exemple, pour caractériser les différents courants littéraires. Elles s'aperçoivent alors peu à peu qu'elles peuvent entreprendre intelligemment toutes sortes de lectures — intelligemment et aussi avec goût — et ne jamais rester bouche bée en présence d'un texte de quelque valeur littéraire ou simplement humaine. Des enfants de treize ans même acquièrent très vite d'excellents résultats sur ce point ; elles ne sont plus gauches quand il s'agit de donner une explication, elles expriment leur pensée avec aisance. Quelle différence avec la si pauvre élocution que nous obtenons la plupart du temps dans nos classes de France !

Je le constatai avec étonnement et déception, quand, après six années de séjour en Roumanie, la guerre me rapatria. Je n'étais plus habituée à cette succession ininterrompue et combien monotone de leçons et devoirs, à ces interrogations multiples auxquelles les enfants répondent en bafouillant, à cette concurrence autour des compositions, à cette tension pendant les cours et les études.

Je ne pus m'empêcher d'évoquer nos heures de classe avec les jeunes Roumaines : une atmosphère cordiale y régnait ; nos cours étaient une sorte de conversation aimable, intéressante, entre maîtresse et élèves ; au lieu d'« interroger » nos enfants, nous parlions avec elles tout simplement du texte précédemment étudié, des réflexions que ce texte leur avait suggérées ; l'une ou l'autre préparait de temps en temps une vraie petite conférence littéraire ; pas de préoccupations de notes (deux seulement environ par mois), dès lors absence de tension ; les élèves pouvaient prendre le temps et la peine de s'exprimer agréablement, même dans une langue étrangère à la leur ; elles attachaient une réelle importance à l'expression verbale, et portaient souvent sur l'un ou l'autre de leurs professeurs ce jugement : « ... elle s'exprime avec élégance ». Des devoirs écrits, nous en faisons lorsque le sujet le demandait, voire même lorsque les enfants le désiraient. Chaque trimestre, une « thèse » était rédigée, dans chacune des matières du programme, une heure de travail sur un sujet donné ; ces thèses étaient notées, mais pas de places de compositions : la préoccupation des enfants était de se dépasser elles-mêmes, non de dépasser leurs compagnes.

Le temps qu'elles n'avaient pas à donner à des devoirs écrits, elles le consacraient, en partie, avec goût du reste et entrain, à ce que les programmes roumains nomment « dextérités » : musique, dessin, gymnastique, et aussi aux travaux de couture, ménage, cuisine, toutes activités féminines auxquelles nos écoles secondaires de France attachent si peu d'importance. Enfin, c'est à la lecture que nos élèves de Roumanie s'adonnaient surtout pendant leur temps libre : elles lisaient beaucoup et dans tous les domaines, des auteurs appartenant à toutes les littératures, toutes les civilisations, afin de développer leur culture générale et aussi de connaître de plus en plus tout ce qu'il y avait de bon et de beau dans les pays étrangers au leur. N'est-ce pas là une tendance qu'il y aurait tout avantage à éveiller chez nos jeunes compatriotes ?

La suppression d'un certain nombre de devoirs favorisait la formation des élèves et aussi celle — non moins nécessaire — des professeurs. Car il faut du temps pour préparer une classe active. Quand on enseigne selon les méthodes d'autorité on dit aux élèves ce que l'on veut, ce que l'on sait. Mais quand il s'agit d'enseigner selon les méthodes actives il faut continuer à se cultiver pour pouvoir guider les élèves, leur procurer des documents et des outils de travail, et surtout se mettre à même de satisfaire leur curiosité grandissante.

R. VONNES.

J'EUS LA CHANCE d'être institutrice tout près de Saint-Germain-en-Laye. Ce me fut une grande joie d'habiter à proximité de ce château si plein de richesses historiques. Ce me fut aussi une peine, au cours de mes visites, de voir une foule de gens parcourir ces salles soit à toute allure, soit d'un air las et ennuyé, et en sortir en disant : « Qu'est-ce que toutes ces pierres ? »

Des hommes passaient donc auprès de tant de souvenirs sans émotion et sans profit. Personne ne les avait donc initiés à l'intelligence de ces temps révolus ? De leur vie peut-être ils ne retrouveraient pas cette possibilité de culture.

Je pensai alors à mes élèves (35 filles C. M., 2^e A., de milieu ouvrier et paysan) et j'eus l'ardent désir de leur communiquer l'amour du passé, de leur apprendre à puiser aux sources offertes.

Un certain jeudi, je partis seule pour ce château, afin de préparer une classe-promenade. Mon plan était celui-ci :

— Faire observer l'extérieur du château. Prendre comme centres d'intérêt : *l'art* (vases, parures) ; *la guerre* (costumes des Gaulois et des Romains, armes) ; *la mort* (monuments préhistoriques, tombeaux romains, urnes funéraires).

— Faire noter les noms des rois et des personnages illustres ayant habité le château (ceci était indiqué sur certaines portes dans une note brève).

PRÉPARATION LOINTAINE

Je repérai les salles où nous trouverions des éléments de travail. Je notai en ma mémoire la vitrine où se lisait tel renseignement intéressant, où se découvrirait telle maquette. J'inscrivis les noms dont le sens m'échappait. Je revins avec une moisson de notes, dessins, etc...

PRÉPARATION IMMÉDIATE

Elle se fit chez moi. J'ordonnai mes notes. Je préparai l'itinéraire à suivre. J'inscrivis le nom des salles à visiter successivement. J'essayai de deviner le choix de chacune de mes élèves ! Celle-ci, déjà coquette, aimerait sûrement à étudier la parure ; celle-là, de nature profonde, inquiète, s'intéresserait sans doute à l'idée de la mort.

En classe, le vendredi, je présentai à mes élèves mon projet. Je leur expliquai qu'elles ne trouveraient dans ce château, ni les meubles somptueux, ni les richesses que tant d'hommes aiment et recherchent, mais d'autres richesses : les souvenirs qui nous permettent de découvrir un monde disparu et nous relie à lui. Ensemble, la visite fut décidée. Je proposai les sujets d'étude auxquels j'avais pensé. Chacune pouvait choisir librement celui

“Leçon”

Renée CH

qu'elle préférerait. Je notai qui se formèrent ainsi quelques renseignements pratiques : verture rigide pour prendre quelque crayons noirs bien — une gomme, — quelque convenu d'un commun accord bruit (épreuve de discipline le lieu où dans chaque salle où sont exposées les bagues au fond). J'ajoutai quelque fiancé : pourrez-vous ne rien sur les vitrines, ne pas gr (initiation au respect des développement du sens so vous ont le droit de po l'aurez fait vous-même.) Et en chacune le sens si précieux vos notes seront prises sur lequel nous comptons sur tout ce qui vous intéresse

La promenade fut exécutée inopinée de M. l'inspecteur le lendemain, alors qu'un large le plan d'Alésia.

RÉALISATION

Il s'agit d'élaborer les recherches à identifier ce son nom à la ville. Est-ce 448, ou l'évêque de Paris du doigt la complexité de la

« Saint-Germain-en-Laye Variante orthographique j une forêt. La forêt de Sair fois toute la région ? Ains fois le sens de cette phrase de sept ans : la Gaule, marécages.

Qui construisit ce château Et l'une des enfants est l'architecture

d'histoire

CVILLE

roupes de 2, 3, 4 enfants
nent, et je donnai quel-
apporter un bloc à cou-
es croquis et des notes,
és (afin de ne rien salir),
yons de couleurs. Il fut
ue nous circulerions sans
précisai à chaque équipe
e travaillerait (la vitrine
t à votre droite, salle A
seils : Je vous fais con-
cher, ne pas vous appuyer
votre nom sur les murs ?
s et au respect des gens,
ceux qui viendront après
s'enrichir comme vous
1, j'essayai de développer
la responsabilité : quand
et choisi par vous et pour
vous pourrez aller voir

coupée par la rencontre
vint nous revoir à l'école
de reproduisait en mode-

ments. Quelques enfants
t Germain » qui a donné
èque d'Auxerre, mort en
en 576 ? Elles touchent
la connaissance histo-

ue signifie ce mot « laye » ?
laie » : sentier percé dans
nain occupait donc autre-
réalisent pour la première
elles récitent depuis l'âge
couvert de forêts et de

Pourquoi ces gargouilles ?
se, elle a trouvé : les gar-
araisaient au XI^e siècle.

Pendant que l'une d'elles en reproduit une, sa camarade continue ses recherches en feuilletant un dictionnaire : Jacques II est mort au château de Saint-Germain. Qui était Jacques II ? Qui était Baudouin II ?

Ici, on dessine les sujets représentés sur la colonne Trajane et l'on en cherche le sens. Là, les symboles sont esquissés : le sanglier des gaulois, la salamandre de François I^{er}. Soldats gaulois et romains sont reproduits avec exactitude dans leur costume de guerre. Haches de silex, urnes, armes, vases, apparaissent peu à peu sur les feuilles blanches, et la promenade se fixe en ces reproductions aussi précises que possible.

On a décidé de réunir les travaux des différents groupes en un seul album. Deux enfants préparent sa couverture. Au recto : le château de Saint-Germain, vu de face, est dessiné d'après une carte postale (J'aurais préféré un croquis direct, mais aucune élève ne s'offre à le faire). Au verso, ses armes : berceau de Louis XIV, fleur de lis et couronne royale. Le choix est heureux, je laisse faire tout cela. Après quelques instants de recherche, Odette vient me trouver.

— Mademoiselle, comment était le haut du berceau ?

J'essaie de me souvenir, mais en vain.

— Je ne sais plus, Odette. Comme toi j'ai oublié. Veux-tu travailler à une autre partie de ton sujet et je te donnerai lundi le complément que tu désires ? (Je pensais aller le lendemain rechercher sur place le détail oublié).

Lundi matin. Nous sommes à peine rentrées.

— Mademoiselle, je sais pour le berceau, j'ai emmené papa et maman hier en promenade à Saint-Germain, et j'ai vu ce que je cherchais.

Une joie profonde m'envahit : celle de sentir combien peut être ardente la curiosité intellectuelle, combien peut devenir aigu le besoin de vérité.

Odette fut tellement conquise par cette monographie qu'elle manifesta le désir de faire un travail personnel sur l'antiquité. Elle le mena à bien, y passa, je suis sûre, de bons moments, puisque devenue jeune fille, elle a désiré le faire lire à ses camarades de bureau. Elle me l'a rendu avec un petit sourire un peu douloureux en me disant : « Comme j'aimais faire ça ! » et j'eus l'impression pénible que ces deux années passées à travailler librement lui avaient ouvert un horizon lumineux qui s'était ensuite refermé devant elle quand elle retrouva une classe traditionnelle pour la préparation au certificat.

Alors, depuis ce jour, j'ai rêvé à des groupes scolaires de ville entièrement conquis aux méthodes actives. Il ne faut plus se contenter d'essais disséminés. Il est nécessaire que l'unité se réalise entre les différentes classes des écoles urbaines. Il est très grave, parfois irréparable, d'interrompre ou de retarder le développement de l'enfant. Tout, en éducation, doit être, comme le dit Pestalozzi « une chaîne indiscontinue ».

Observations d'hiver

LE CORBEAU

Voici une petite monographie sur le corbeau.
Ce qui importe sera de mettre vos élèves en chasse, de provoquer les observations, de les amener à en recueillir un grand nombre, exactes et personnelles.
Les données précises d'un naturaliste ne devront vous servir qu'à aider vos élèves, à contrôler leurs découvertes.

Quel est l'oiseau que vous voyez le plus, dans les champs, pendant l'hiver ?

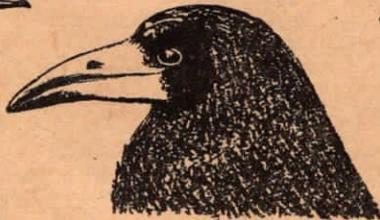
C'est de beaucoup le corbeau, dont les bandes nombreuses sont arrivées du Nord pendant tout le mois de novembre. En plaine, vous avez vu, d'abord, les troupes de plusieurs centaines d'individus se poser dans les champs de blé récemment ensemencés : chaque freux, car c'est le vrai nom du corbeau le plus commun, marchait à pas

freux avait organisé de véritables joutes : par deux ou trois les oiseaux s'envolaient, puis se laissaient tomber jusqu'au ras du sol pour se relever ensuite et recommencer indéfiniment ; la vitesse en piqué n'avait absolument rien de comparable à l'allure lente et assez majestueuse du corbeau qui rame doucement en l'air.

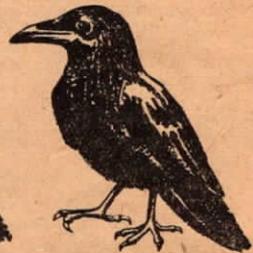
Si vous n'assistez pas à de tels tournois, vous remarquerez au moins que les bandes de cor-



CORNEILLE MANTELÉE



FREUX



CORNEILLE NOIRE

comptés, d'une allure un peu raide et solennelle, ne s'arrêtant que pour fouiller le sol de son formidable bec. Mais quand le blé fut germé, les freux quittèrent les champs ensemencés et vous les voyez maintenant en longues files derrière la charrue : à mesure que l'attelage avance, les oiseaux se mettent, sans crainte de l'homme, à piocher le sol qui vient d'être retourné, ceux qui s'envolent devant les chevaux se posent aussitôt en silence derrière le brabant, comme dans un ballet bien réglé.

Quand vient le soir, vous voyez les bandes de toute la contrée se réunir en troupe unique dans un vacarme de cris variés et rauques.

Le plus souvent, le rassemblement a lieu dans une prairie, ou sur un arbre isolé, et si, passant par là, vous essayez de les chasser du geste et de la voix, la troupe s'ébranle alors dans une clameur formidable qui ne s'apaisera que graduellement.

Quand le soleil va disparaître, la troupe s'envole sans ordre et rejoint en croissant son bois favori où le silence ne régnera qu'avec la nuit.

Dans la journée, si vous vous promenez sans vous faire voir, vous observerez peut-être les jeux des corbeaux qu'il me fût donné de voir, une fois, dissimulé dans un taillis. Profitant des courants d'air d'une étroite vallée, une bande de

beaux comptent souvent plusieurs espèces : outre le freux, l'on y voit la corneille noire, plus petite, la corneille mantelée dont le manteau n'est pas sans distinction, le choucas à la démarche cocasse, et même l'étourneau et la pie, au long des sillons à tout le moins.

Le freux n'est pas très sauvage et vous l'approcherez d'assez près, pour le détailler à votre aise, même sans jumelles.

Demandez, autour de vous, où se trouve la plus proche « cornaillère », c'est-à-dire le bois où nichent plusieurs centaines de « corneilles », au nombre de quatre ou cinq couples quelquefois sur un même arbre, et dès mars-avril, au premier printemps, vous irez voir la nidification et observer les œufs.

Pourriez-vous me dire maintenant si le corbeau est utile ou nuisible, et s'il faut le détruire ou le protéger ?

CH. MARTIN.

On consultera avec intérêt :
MÉNÉGAUX, *Les oiseaux de France*, t. IV (Passereaux), Encyclopédie pratique du naturaliste, Lechevalier, 1939, 394 p., 64 pl. coloriées, 71 fig. en noir.

LHÉRITIER, *Le calendrier des oiseaux*, Sagittaire, 1944, 254 pages.

DU PANIER DE LÉGUMES AU THÉÂTRE DES MARIONNETTES

Les marionnettes ont une place toute naturelle dans l'éducation nouvelle. Qui niera l'aide efficace qu'elles peuvent apporter à un éducateur soucieux de donner à ses enfants les moyens d'expression les plus divers ? Elles exigent le choix et l'élaboration d'un thème, un travail de préparation en équipe, une recherche approfondie des traits caractéristiques des personnages présentés, une observation attentive des qualités et des défauts mis en scène ; en un mot, elles font appel à des activités intellectuelles et manuelles très efficaces pour le développement de l'enfant.

Si les éducateurs les ont trop souvent délaissées, c'est parce qu'ils croyaient impossible d'obtenir de bons résultats sans une longue pratique et surtout sans un déploiement important de matériel. Trop de maîtres craignent de rencontrer des difficultés insurmontables dans le maniement du plâtre, de la pâte à papier, de l'argile, du tissu...

Pourquoi, dans ce cas, ne pas employer les têtes en légumes ? Les légumes se trouvent partout ; ils se travaillent au couteau ; ils permettent de nombreux essais. Ils se préparent en quelques minutes.

Mes élèves (une vingtaine de garçons délurés de huit à dix ans) ont décidé de mettre en scène une adaptation du chat de la mère Michel, variation fantaisiste extraite du folklore et qu'ils ont pompeusement intitulée : « A l'hôtel du lapin sauté », pièce en deux actes et quatre tableaux. Ils ont un thème à développer. Vite, ils s'organisent. Chaque équipe construit son personnage. Celle-ci se charge du père Lustucru. On a décidé de le faire « bon enfant », content de jouer un vilain tour à sa voisine, mais tremblant et peureux devant le juge. On choisit pour sa tête une pomme de terre bien ronde dont on épluche une face, on pique sur cette face un nez fait d'un morceau de betterave rouge, des yeux en papier ou en grosses perles maintenues en place par des épingles ou des punaises ; on dessine d'un trait de pinceau une large bouche gourmande ; on ajoute pour les oreilles deux morceaux de carton rose ; il ne reste plus qu'à fabriquer, dans une feuille de cahier, un bonnet de cuisinier. Les petits clous et les épingles maintiennent le tout en place. La gaine est faite d'un sac d'emballage en papier ou mieux d'un mouchoir blanc disposé sur les doigts.

La mère Michel est aussi simple et cependant bien caractéristique : pomme de terre, punaises, perles pour la figure, bouchon pour le nez, minuscules pelotes de laine pour le chignon. La gaine : un foulard de rayonne ou quelque vieille dentelle.

Le gendarme est fabriqué dans le haut d'un navet : le collet avec sa pulpe représente le képi que l'on peint en noir (encre de Chine) et auquel on attache une visière de carton ; la partie inférieure est épluchée et s'orne d'un gros nez fait d'une petite pomme de terre. Les yeux, les oreilles sont des éléments en relief : bouts de craie rouge, rondelles de bouchon, gommettes de papier, etc. Des racines de poireau ou des soies de balai lui feront une moustache très sévère.

Le juge qui arbitrera le procès Lustucru-mère Michel est un personnage des plus solennels. Il est taillé dans une betterave rouge dont le collet fournit le bas du visage

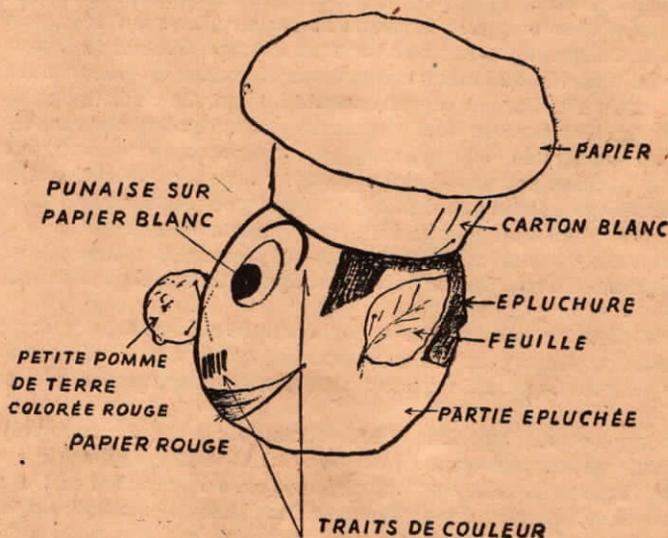
et dont la pointe est sectionnée à mi-hauteur. Deux importants favoris d'ouate blanche sortent de son chapeau qui n'est autre chose que le haut du légume séparé de la figure par une couronne de carton. La gaine est un morceau de tissu noir qu'on peut agrémenter d'un rabat blanc.

A la base de chaque tête, on ménage pour l'index une cavité cylindrique et voilà les acteurs prêts à entrer en scène. Celle-ci est le plateau d'un castelet fabriqué avec les moyens simples dont on dispose. Ce peut être une grande boîte de carton à laquelle on a enlevé deux faces ; elle est suspendue au mur. Un rideau cache les enfants qui animent les marionnettes. Ce peut être aussi une toile tendue à hauteur du bras levé entre les deux montants d'une porte.

Qu'on ne dise pas que cela est trop simple pour avoir une valeur éducative quelconque. Il faut avoir vu les enfants construire les personnages et les animaux pour être convaincu de l'efficacité de cette technique. Ils observent, comparent, découvrent. Ils créent des types qui sont de petits chefs-d'œuvre et ils les mettent en scène dans des répertoires naïfs et agréables. L'emploi des légumes leur permet d'être exigeant sur la présentation. Ils s'aperçoivent très vite qu'il y a des lois à respecter ; par exemple, ne pas se perdre en détails que la distance estompe, mais ramener la physionomie à quelques traits essentiels fortement appuyés. Ils bannissent la sculpture au couteau qui ne rend absolument rien ; ils se rendent compte de la nécessité pour l'animateur de jouer debout. Comme il y a un art dramatique, il y a des marionnettes accessibles à l'enfant. Le fait d'employer une matière aussi peu onéreuse et aussi maniable que la pomme de terre doit permettre d'atteindre d'excellents résultats. En somme, le légume permet l'acquisition d'un coup d'œil et de la dextérité nécessaire à la pratique impeccable du jeu des marionnettes et là où celles-ci existent, nul doute que l'on ne découvre, exprimés sans vaine littérature et sans cabotinage, des aspirations profondes et des sentiments intimes du cœur de l'enfant.

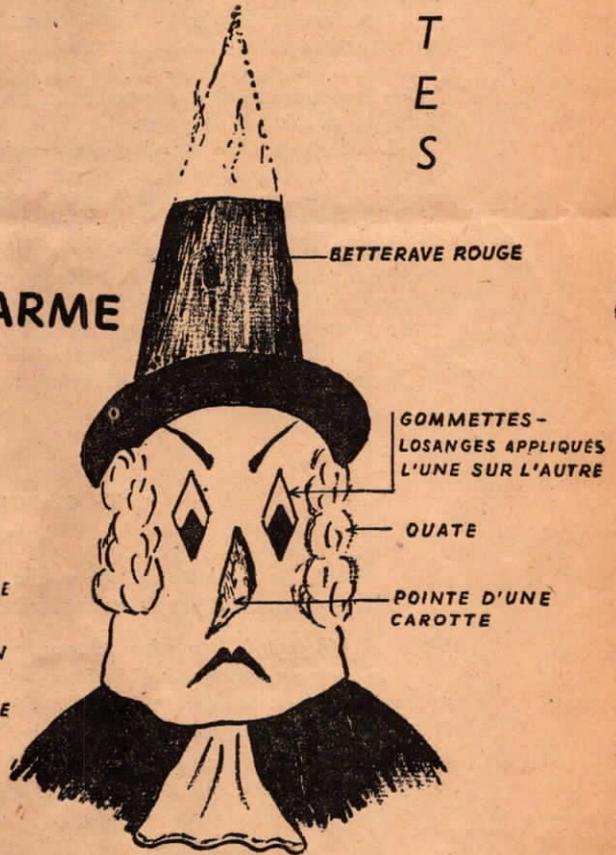
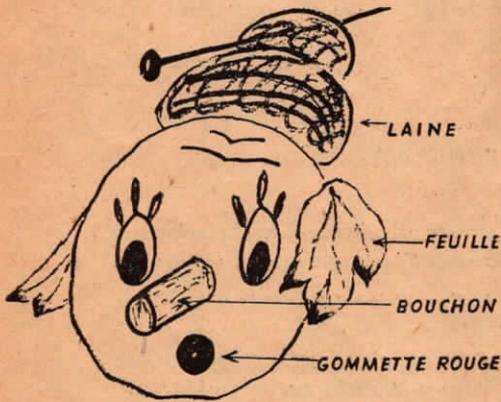
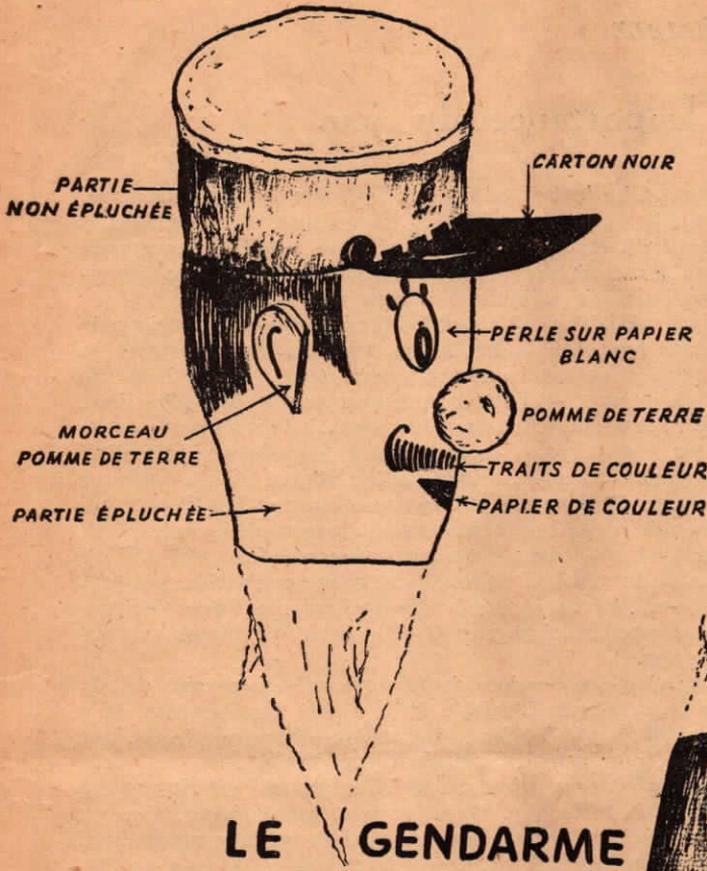
Si nous le voulons, du panier aux légumes sortira toute une procession de marionnettes joyeuses et pimpantes qui réjouiront nos élèves en les épanouissant.

J. et G. FONTAINE.



LE PERE LUSTUCRU

M
A
R
I
O
N
N
E
T
T
E
S



Importance du jeu.

Les enfants qui courent, hurlent et gesticulent dans une cour de récréation, ne se livrent pas à ce que l'on peut appeler le Jeu. Ils opèrent une diversion, ils remuent parce qu'ils ont dû rester immobiles en classe pendant une grande heure, ils crient parce qu'ils ont dû garder le silence, et gesticulent pour se dédommager de n'avoir bougé ni bras ni jambe derrière les pupitres.

Un des avantages inappréciables de l'éducation familiale réside en ceci que le Jeu le plus important de tous, c'est-à-dire le jeu créateur, peut conserver sa place. Une mère qui a des enfants qui « savent jouer » ne se fait pas de soucis lorsqu'on n'entend pas les enfants... ils jouent ; et le vrai jeu peut être silencieux. A quoi jouent-ils donc ? Au « semblant » probablement... Le « semblant » est le magasin inépuisable des accessoires qui permettent de transformer la réalité, non pas en une fiction, mais en une « autre » réalité, et une réalité qui pour l'enfant est *meilleure* (pour l'adulte elle est souvent incompréhensible, ce qui fait que l'adulte sans savoir ce qu'il brise, interrompt souvent des jeux).

Une fois que l'enfant est entré dans le monde du jeu, une fois qu'il est bien en sécurité de l'autre côté du miroir, il se met à créer comme l'artiste, s'il l'est encore. Là aussi l'adulte a bien des choses à se reprocher lorsque avec une parfaite inconscience et des procédés rigoureux d'« éducation » il dépossède l'enfant de sa faculté de créer.

L'enfant met dans le jeu une passion bienfaisante qui lui permet de s'y épanouir au physique et au moral. L'enfant triste y peut être heureux et y trouver un moment d'oubli ; l'enfant brimé, soumis à des ordres constants, joue des rôles de chef, grâce à un juste renversement des choses.

Mères, regardez *discrètement* vos enfants jouer. L'enfant qui se sait regardé ne joue plus d'une façon désintéressée. Regardez vos enfants jouer, en vous demandant ce qu'ils recherchent dans leurs jeux, car ce qu'ils y recherchent est souvent ce qui leur manque dans la vie, et parfois ce que vous leur avez ôté.

Vous dites parfois : « Je l'ai empêché de faire ci ou ça... *pour son bien...* »
Pour son bien ? Vous en êtes sûre ?

G. DREYFUS-SÉE.

TEXTE D'ENFANT

Conte de Paulette D., petite fille de six ans, inventé après la lecture du « roman de Renard » et noté sur-le-champ par une grande camarade.

Un jour le Renard a été trouver le Coq, il lui dit : « Hé ! mon vieux, tu veux me donner un poussin ? — Oh ! mais non, répond le coq, c'est à demander à la mère Poule ». Mais le Renard lui dit : « La mère Poule ne veut pas ». Le Renard était menteur il n'avait pas été trouver la mère Poule et le Coq lui dit : « Eh ! menteur, depuis quand fait-on ces façons-là ? » et le Renard très mal élevé lui dit : « Tais-toi et ferme ton bec ». Le Coq l'a piqué avec son bec pointu. Le Renard se met à pleurer, à pleurer et il galope chez lui et le coq riait, il disait : « Tra la la, ça t'apprendra à venir me chercher un poussin !!! » Au même moment il pond un œuf et il dit : « Cocorico ! » et tout le monde du village riait.

CHRONIQUES — BIBLIOGRAPHIE

■ Du 20 au 26 octobre, s'est tenu à Paris, sous le nom de **Congrès de la Victoire**, le LXIV^e Congrès de l'**Association française pour l'avancement des sciences**, présidé par M. H. Piéron. La 21^e section, présidée par le professeur H. Wallon, était occupée par la **pédagogie**, ainsi promue d'une façon définitive, espérons-le, au rang de science. M. Wallon a fait lui-même deux conférences sur les bases psychopédagogiques de la réforme de l'enseignement (dont la pièce essentielle est, on le sait, un système d'options permettant à chaque élève de se développer dans le sens de ses aptitudes), et sur la création d'un corps de psychologues scolaires attachés aux établissements d'éducation. On a entendu, en outre, des communications de M. Zazzo et de M^{me} Chenon sur les effets de la guerre sur les enfants, de M. Fresneau sur la pédagogie de l'enseignement spécial, de MM. Boes et Prudhommeau sur le rôle du mécanisme et de l'intuition dans l'enseignement de l'arithmétique, de M. Cousinet sur les rapports de la pédagogie et de l'éducation. En outre, à la 16^e section, section de **psychologie expérimentale**, présidée par M. Fessard, ont été présentées des communications intéressantes les éducateurs : de M^{me} Nony et de M. Binois sur les conditions de vie et les aptitudes mentales à l'âge scolaire ; de M^{lle} Weinberg et de M. Nihard, sur les problèmes d'orientation scolaire et des examens de tests.

R. COUSINET.

■ **Joueurs et faiseurs de pipeaux.** — Du 14 au 28 octobre, a eu lieu à Saint-Cloud, un stage destiné à initier les éducateurs à la fabrication et au jeu des pipeaux de bambou. Cette éducation musicale, graduée et vivante, associée à un travail manuel précis, est tout à fait conforme aux principes de l'éducation nouvelle. Le stage, organisé par les Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active avec le concours de la Guilde des faiseurs et joueurs de pipeaux, et dirigé par M^{lle} Goldenbaum, assistée de M. Boeckx, de Bruxelles, groupait vingt-cinq personnes, parmi lesquelles vingt membres de l'enseignement ; neuf d'entre elles ont passé le certificat élémentaire qui donne le droit d'enseigner la fabrication et le jeu des pipeaux dans des groupes récréatifs.

G. DE FAILLY.

■ La revue **Pour l'enfance coupable** vient de reparaitre après plusieurs années d'interruption. Fondée il y a dix ans par M. Henri van Etten, elle s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à l'enfance malheureuse, anormale et dévoyée. Elle a notamment largement contribué à améliorer le statut légal de l'enfance délinquante ; elle a aussi courageusement combattu pour transformer les malheureuses prisons d'enfants et d'adolescents en véritables centres de rééducation. (Adresse : 17, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris.)

■ R. Dottrens : **Qu'est-ce que la pédagogie expérimentale ?** Paris et Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1944. Au cours de cette leçon d'ouverture, M. Dottrens, le pédagogue genevois bien connu, qui vient d'être nommé à l'Université de Genève, examine la position présente de la pédagogie expérimentale. Il étudie successivement les causes des insuffisances du rendement scolaire, le contrôle de ce rendement (en utilisant surtout le travail de Washburne dans les écoles de Winnetka), et quelques expériences pédagogiques, parmi lesquelles il signale celles qui sont relatives à l'enseignement de l'écriture, de la lecture et du langage. Sur tous ces points son livre contient nombre d'idées fécondes et de suggestions utiles.

R. COUSINET.

LA VIE DU MOUVEMENT

Nos groupes de travail s'organisent. Les nouvelles qui nous en parviennent donnent beaucoup de joie, car ils sont à nos yeux un rouage important de notre mouvement.

Les comptes rendus adressés à la « centrale » de Paris témoignent de la diversité des travaux entrepris : l'« École Active » d'après Ferrière (Vosges) ; sixièmes nouvelles, marionnettes (Valenciennes), l'esprit montessorien (Paris, exposé de M^{lle} Chiroux), le travail par équipes (plusieurs groupes). Ici on a choisi un thème d'étude suivi ; ailleurs on a préféré un programme varié. Une heureuse initiative a été prise à Valenciennes : on a décidé que chaque réunion comportera une démonstration de technique manuelle. M. Fontaine a présenté, le 18 novembre, « les marionnettes-légume » fabriquant en quelques instants des poupées fort réussies.

Parmi les questions étudiées, signalons encore les échanges entre classes et écoles (une classe de seconde, garçons, cherche à échanger travail réalisé sur le centre professionnel des mines de Lens, avec travaux analogues sur des usines de textiles et autres fabriques, barrages, etc...) et les bibliothèques de classes.

Nous espérons vous donner bientôt des nouvelles de tous les groupes actuellement en préparation.

Prochaines réunions annoncées :

Valenciennes : 20 janvier 1946, de 10 à 16 heures. (Écrire à M^{me} Dreyfus-Sée, Le-Rôleur-Saint-Saulve, Nord.)

Paris : 9 janvier, 20 h. 30 : L'acquisition du langage et l'éducation musicale chez les enfants retardés.

4 février, 20 h. 30 : Le calcul d'après la méthode Montessori. (Écrire à M^{me} J.-J. Bernard, 22, rue Eugène-Flachat, Paris-XVII^e.)



Université Catholique de l'Ouest
ÉCOLE NORMALE SOCIALE DE L'OUEST

29 Rue La Fontaine
ANGERS - Tél. 29.27